

La figure de la femme-philosophe éclaire l'imaginaire de la relation entre les sexes au XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais les femmes furent-elles aussi réellement philosophes ? Ont-elles participé à ce que l'on appelle la philosophie des Lumières ? À la lumière des *corpus*, parfois inédits, mis à l'honneur depuis dix ans, ce volume approfondit la question en s'intéressant aux sujets de réflexion qu'elles abordent, mais aussi à leur mode d'insertion dans le champ culturel et éditorial. Les mécanismes de leur invisibilité reconnus, on constate que, sans se limiter au rôle de médiatrices ou de disciples, elles tournent volontiers, jusqu'à la fin du siècle, leur esprit critique contre la culture ambiante, en accord avec la devise des Lumières, *sapere aude*.

43 €

ISBN 978-2-406-09598-9



9 782406 095989

MAF  
26



CLASSIQUES  
GARNIER

# Femmes et philosophie des Lumières

De l'imaginaire à la vie des idées

Sous la direction de Laurence Vanoffen

MASCULIN/FÉMININ DANS L'EUROPE MODERNE

COMITÉ DE DIRECTION

Colette H. Winn, Myriam Dufour-Maître,  
Catriona Seth et Damien Zanone

26

---

Femmes et philosophie  
des Lumières

Actes du colloque « Les Femmes et la philosophie des Lumières :  
formes et modes de participation et de collaboration »,  
organisé du 14 au 16 mars 2017 à l'université Paris – Nanterre,  
publiés avec le soutien du Centre des sciences des littératures  
en langue française (CSLF) de l'université Paris – Nanterre



# Femmes et philosophie des Lumières

De l'imaginaire à la vie des idées

Sous la direction de Laurence Vanoffen

PARIS  
CLASSIQUES GARNIER  
2020

Laurence Vanoflen est maître de conférences à l'université Paris – Nanterre. Après sa thèse intitulée « La Formation de l'individu selon Isabelle de Charrière », elle a collaboré à l'édition de *De l'influence des passions* de Germaine de Staël, ainsi qu'au *Dictionnaire universel des créatrices* et au *Dictionnaire des femmes des Lumières*. Elle édite les romans de Mme de Souza.

© 2020. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

ISBN 978-2-406-09598-9 (livre broché)  
ISBN 978-2-406-09599-6 (livre relié)  
ISSN 2111-6970

## UNE PRINCESSE INÉDITE À L'ÂGE DES LUMIÈRES

Joséphine de Lorraine Armagnac (1753-1797)

Conservés à la Bibliothèque Royale de Turin, les papiers *Varia 176* révèlent une femme studieuse, passionnée de philosophie et des sciences, de littérature et d'histoire. Le fonds est composé de deux boîtes contenant les archives d'une princesse, un corpus de manuscrits varié<sup>1</sup> : des lettres, des brouillons, des notes de lecture, des extraits de livres recopiés à la main, des contes, des romans, de petits essais, des piécettes de théâtre. On y trouve des lignes soignées et d'autres donnant l'impression d'une écriture rapide, qui ne se réalise pas dans des conditions favorables. Ces pages sont presque toutes en français : un français pas toujours correct, qui se ressent de la contamination de l'italien aussi bien que de ce dialecte piémontais si francisant que tout le monde parlait à Turin, même à la cour, dans ce territoire ni français ni italien<sup>2</sup>. Pourtant, l'auteur ne fait imprimer aucun de ses écrits : son identité de femme et son rôle de princesse l'obligent à travailler dans les coulisses. L'investigation dans le parcours existentiel, la formation, les relations intellectuelles et le réseau établi par cette femme auteur soumet aux spécialistes du XVIII<sup>e</sup> siècle – aussi bien qu'à tout chercheur s'intéressant aux problématiques liées à l'identité et à la place en société de la femme auteur – un cas complexe, en raison des contenus de ses ouvrages et de ses notes, tout comme du rôle officiel de cette dame passionnée d'études littéraires et historiographiques, avec un certain penchant pour la méditation philosophique inspirée de la pensées des Lumières.

- 
- 1 Une description détaillée du contenu des deux boîtes des archives de Joséphine est donnée par Gaetano Gasperoni dans *Giuseppina di Lorena, principessa di Carignano : 1753-1797*, Torino, G. B. Paravia, 1938. C'est l'étude la plus ancienne dont nous disposons sur Joséphine de Lorraine Armagnac, avant les recherches de Luisa Ricaldone (*passim*).
  - 2 Carlo Denina (1731-1813) définit la ville de Turin comme une ville « amphibie », en raison du bilinguisme et du biculturalisme franco-italien qui l'ont toujours caractérisée dans la XI<sup>e</sup> de ses *Lettere brandeburgesi*, Berlino, appresso Giov. Feder. Unger, 1786.

Cette dame est Joséphine de Lorraine Armagnac<sup>3</sup>, fille de Louis-Charles, duc de Lorraine Armagnac, comte de Brionne et de Charny, prince de Lambesc, écuyer de France, descendant des ducs de Guise. Née à Versailles en 1753, elle meurt à Turin en 1797, avant l'invasion française qui bouleversera l'ordre établi et chassera le roi Charles-Emmanuel IV.

En 1768, Joséphine n'a que quinze ans lorsqu'elle se trouve mariée à Victor-Amédée (1743-1780), cousin du roi de Sardaigne et cinquième prince de Carignan<sup>4</sup>, la branche la plus dynamique des Savoie. Adolescente, elle doit s'installer à Turin et devient princesse. Sa vie semble conforme à la destinée sans surprise des filles de son rang : un projet de mariage arrangé par un accord entre familles puissantes, une bonne formation, quelques voyages, la maternité. Elle donne à Victor-Amédée un enfant, Charles-Emmanuel (1770-1800), dont le fils sera Charles-Albert de Savoie-Carignan (1798-1849). Ce dernier deviendra roi de Sardaigne en 1831 et, à la veille du *Risorgimento*, accordera à son

3 G. di Lorena-Carignano, « Portrait I<sup>er</sup> de l'auteur de ce recueil fait en 1771 », *Scelta di inediti di Giuseppina di Lorena-Carignano*, a cura di Luisa Ricaldone, Torino, Centro Studi Piemontesi, 1980, p. 3 ; un autre inédit a paru à part : « Amelia o del desiderio : un'utopia femminile settecentesca », a cura di Luisa Ricaldone, *Salvo imprevisti : quadrimestrale di poesia e altro materiale di lotta*, nn. 14-15, maggio-dicembre 1978, p. 4-10. Ces travaux ont été repris dans : « Tre lettere inedite di Giuseppina di Lorena-Carignano », *Studi Piemontesi*, novembre 1983, p. 428-432 ; *La scrittura nascosta. Donne di lettere e loro immagini tra Arcadia e Restaurazione*, Paris, Fiesole, Champion, Cadmo, 1996 ; « Un naufragio felice : L'île di Giuseppina di Lorena-Carignano », *Italiae. Littérature, civilisation, société. Revue d'études italiennes*, Université de Provence, 2, 1998, p. 135-140 ; « Una utopista nel Piemonte della seconda metà del Settecento : Giuseppina di Lorena Carignano », Adriana Chemello, Luisa Ricaldone, *Geografie e genealogie letterarie. Erudite biografie e croniste narratrici epistolieres tra Sette e Ottocento*, Padova, Il Poligrafo, 2000, p. 190-212 ; « Una letterata a corte : Giuseppina di Lorena Carignano », *L'alterità nella parola. Storia e scrittura di donne nel Piemonte di epoca moderna*, a cura di Cristina Bracchi, Torino, Theleme ("Donne del Piemonte"), 2002, p. 45-63 ; « Presenze femminili nella cultura torinese », *Storia di Torino*, vol. V, Torino, Einaudi, 2002 ; « Giuseppina di Lorena Carignano, ancora », Paola Trivero [et alii], *Lumi inquieti : Amicizie, passioni, viaggi di letterati nel Settecento. Omaggio a Marco Cerruti*, Torino, Accademia University Press, 2013, p. 154-161. Et encore, il faut rappeler les volumes collectifs où on reprend les mêmes discours autour de Joséphine : *Il « genio muliebre ». Percorsi di donne intellettuali fra Settecento e Novecento in Piemonte. Scritti di Giuseppina di Lorena Carignano*, Diodata Saluzzo, Giulia Molino Colombini, Maria Savi Lopez, Amalia Guglielminetti, a cura di Marco Cerruti, Alessandria, Edizioni Dell'Orso, 1993 (p. 6-21 pour la transcription en français, suivie de la traduction italienne, des *Réflexions sur le suicide* ; introduction p. 3-5) et *Dodici studi : margini del Settecento*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2006.

4 Le mariage a lieu par procuration à Paris le 18 octobre ; le couple se rencontre ensuite à Oulx, situé dans la Vallée de Suze, à la frontière franco-italienne, le 3 novembre.

royaume une charte constitutionnelle, les *Statuti*. Ces lois seront la souche d'une importante réforme du Piémont et feront du royaume de Savoie un modèle de monarchie à imiter<sup>5</sup>.

### JOSÉPHINE DANS LA VIE INTELLECTUELLE DE SON ÉPOQUE

À ses cahiers et ses feuillets de notes, Joséphine confie ses réflexions, dans un effort de cristallisation d'idées partagées et d'idées personnelles. On y rencontre les *topoi* de l'utopie, le mythe de l'île heureuse, le rêve de la société idéale ; les thèmes de la recherche du bonheur, du rapport bonheur/vertu, amour/amitié ; les questions de l'éducation des enfants et de la place de la femme dans la société. Mais elle reste figée dans le silence, se contentant d'écrire presque pour elle-même seulement, sans aucun dessein de publication pour ses contemporains et pour la postérité, ni de rayonnement de ses travaux au-delà d'une élite très restreinte d'amis.

Fille aux intérêts culturels encyclopédiques et précoces, elle se passionne pour les écrivains classiques, aime les sciences naturelles, connaît les pages des stoïciens et des épicuriens, et les essais d'Épictète constituent son livre de chevet. Elle se nourrit de littérature et de pensée philosophique françaises, et possède une connaissance soignée des lettres italiennes et anglaises. Elle s'amuse à traduire Thomas Gray et Edward Young, des poètes anglais auxquels cette femme philosophe n'est guère insensible, comme sa génération<sup>6</sup>.

Dans la cartographie des Lumières et des relations culturelles franco-italiennes, la Française Joséphine rejoint parfaitement la tradition piémontaise pour son rôle de trait d'union intellectuel entre France et Italie. Lors de ses voyages à Paris – qui prennent place avant la Révolution

5 Il accorde l'égalité des droits civils et politiques à tous les sujets, garantit la liberté de culte quoique la religion officielle de la monarchie reste le culte catholique romain, et garantit une censure modérée sur la presse et l'édition. Les *Statuti* restent en vigueur jusqu'à 1947.

6 Les feuillets de ces traductions, que l'on a du mal à situer dans la chronologie des travaux de Joséphine, ne sont pas datés.



– elle a encore l'occasion de rencontrer Voltaire et Rousseau, dont elle est une lectrice attentive, et d'entrer en relation avec Benjamin Franklin, en arrivant à intercéder pour lui chez Louis XVI lors du processus qui conduit à l'indépendance américaine. Elle entretient néanmoins des rapports cordiaux avec la famille royale française, notamment avec Marie-Louise-Thérèse de Savoie, sa belle-sœur, princesse de Lamballe et confidente de Marie-Antoinette.

La presque totalité des liens tissés avec les savants piémontais et d'autres villes italiennes se réalise grâce à la médiation de l'abbé Tommaso Valperga Caluso (1737-1815), avec qui elle établit une relation privilégiée. C'est par son intermédiaire qu'elle entre en contact avec le dramaturge Vittorio Alfieri, pour lequel elle se passionne au point de traduire deux tragédies, *Myrrha* et *Agamemnon*. Valperga Caluso était mathématicien, astronome, philologue, savant versé dans les langues et cultures orientales, professeur de grec et d'hébreu à l'Université de Turin : son cercle de *happy few* inclut les intelligences raffinées qui ont promu les échanges scientifiques, littéraires et philosophiques entre le Piémont et Paris. Son encyclopédisme et sa vocation de formateur en font l'interlocuteur principal de la jeune Joséphine, fille intelligente et à l'esprit vif : ce sera le maître qui la guidera dans le choix de ses lectures et avec qui elle conversera sur tous les sujets, avant de coucher ses idées sur le papier. C'est à Valperga Caluso qu'elle laisse avant de mourir sa bibliothèque personnelle, un legs attestant leur amitié et leur partage d'idées, car avec ses livres elle lui confie ses lettres, ses brouillons et ses copies au propre, qu'elle défend de rendre publics. À la mort de l'abbé, survenue en 1815, ces documents passeront à ses héritiers, son neveu Carlo Francesco Valperga di Masino et sa femme Eufrasia Solaro, qui en 1841 en feront hommage à Charles-Albert. Les 4 000 titres formant la bibliothèque de Joséphine entrent ainsi dans le patrimoine de la Bibliothèque Royale de Turin avec ses manuscrits<sup>7</sup>.

La princesse décédée, Valperga Caluso exprimera ses sentiments dans le poème *Alla defunta principessa di Carignano, Gioseffina di Lorena*<sup>8</sup>. À

7 Cf. P. Romagnani, *Storiografia politica e culturale nel Piemonte di Carlo Alberto*, Torino, Biblioteca di Storia Italiana Recente della Deputazione Subalpina di Storia Patria, vol. XX, 1985.

8 « Alla defunta principessa di Carignano, Giuseppina di Lorena », *Versi Italiani di Tommaso Valperga Caluso fra gli Arcadi Euforbo Melesigenio*, Torino, Coi Tipi di Bernardino Barberis, nella contrada degli Stampatori, 1807.

son tour, Vittorio Alfieri saura consoler son mentor dans un dialogue par sonnets interposés d'où ressortent quelques détails supplémentaires sur le naturel de la princesse<sup>9</sup>.

Par le biais de l'abbé, Joséphine fréquente l'historien de l'art Giuseppe Vernazza, baron de Freney (1745-1822), paléographe, bibliothécaire et professeur à l'Université de Turin, et membre – comme Caluso – de l'Académie des Sciences turinoise. À travers Vernazza Joséphine entre en relation avec Angelo Maria Bandini (1726-1803)<sup>10</sup>, bibliophile, bibliothécaire et érudit florentin, qui apprécie ses connaissances littéraires en matière d'auteurs de Toscane, et de Pétrarque surtout. Pour apprendre la langue italienne, on la confie à Vittorio Amedeo Cigna Santi (1728-1799), savant au service de la petite cour des Carignan, chargé par le roi de travaux historiographiques sur la maison des Savoie aussi bien que de la gestion du *Teatro Regio*, et connu comme librettiste auteur du livret *Mitbridate* mis en musique par Mozart.

Toujours grâce à Caluso, Joséphine entretient des rapports avec les milieux cultivés de Parme, notamment avec le bibliothécaire et antiquaire Paolo Maria Paciaudi (1710-1785<sup>11</sup>), qui, après une période en France, travaille chez le duc Philippe de Bourbon comme directeur de la Bibliothèque Royale (*Biblioteca Palatina*). La bibliophilie de Caluso favorise également ses contacts avec le typographe innovateur Giambattista Bodoni (1740-1813), qui en 1792 imprime à Parme l'*Omaggio poetico alla Serenissima Altezza di Giuseppina Lorena Carignano*, signé Valperga Caluso et réimprimé plus tard à Turin avec d'autres vers<sup>12</sup>.

9 Cf. « *Per far di bianca carta carta nera* ». *Prime edizioni e cimeli alfieriani*, Catalogo della mostra (Torino, Biblioteca Reale, 29 novembre-29 décembre 2001) a cura di Vittorio Colombo [et al.], Savigliano, Editrice Artistica Piemontese, 2001, p. 145-147. Il est question d'une lettre de Vittorio Alfieri à Tommaso Valperga Caluso conservée dans le Fonds Peyron de la Bibliothèque Nationale de Turin, ms. 297/3, envoyée de Florence le 20 février 1797, juste après la mort de Joséphine survenue le 9 du même mois. On y transcrit également les deux sonnets d'avril et de mai 1797.

10 Cf. G. Gasperoni, *op. cit.*, p. 48.

11 Cf. L. Ricaldone, *Tre lettere inedite...*, *cit.*, p. 428-432. Il s'agit de trois lettres conservées actuellement à la Bibliothèque de Parme, inventaire n. 1014, n. 9120, n. 3727 [sans dates]. Paciaudi inaugure un système de classification moderne des livres par fiches rapportant les coordonnées bibliographiques, des notes sur l'édition et la cote; ce qui fait de lui un bibliothécaire moderne *ante litteram*.

12 *Omaggio poetico di Euforbo Melesigenio P. A. alla Serenissima Altezza di Giuseppina di Lorena, principessa di Carignano*, Parma, nel regal palazzo, co' tipi bodoniani, 1792; *Versi italiani di Tommaso Valperga Caluso, fra gli Arcadi Euforbo melesigenio*, Torino, Coi tipi di Bernardino Barberia, nella contrada degli Stampatori, 1807.

Voyageuse (elle fait même un pèlerinage au tombeau de Pétrarque dans le Midi de la France<sup>13</sup>), en 1787, Joséphine va en Angleterre, en 1789-1790 en Allemagne, en 1791 et 1793, elle visite l'Italie avec son fils : Milan, Venise, Parme, Bologne, Florence, Rome, Naples, les étapes canoniques du Grand Tour<sup>14</sup>. À Milan, elle rencontre le philosophe Cesare Beccaria (1738-1794), le publiciste Pietro Verri (1728-1797) et l'écrivain Giuseppe Parini (1729-1799), qui lui dédie le sonnet *Se a me il destin di celebrar contende*<sup>15</sup> ; elle se lie d'amitié avec Maria Gaetana Agnesi (1718-1799), mathématicienne, savante et polyglotte qui enseigne les mathématiques à l'Université de Bologne. Ses retours en France, toute seule ou avec son fils, lui permettent de ne jamais interrompre son dialogue avec le monde des lettres parisien, aussi bien que – peut-on supposer – d'acheter des livres des Lumières défendus.

#### UNE FEMME AUTEUR INQUIÈTE ET SILENCIEUSE

Cependant, Joséphine n'organise jamais autour d'elle un salon. Elle tisse un réseau de relations livresques, épistolaires, personnelles sans se jeter dans la mêlée du monde des lettres et des débats, dans la « société de la conversation ». Inlassablement active dans son silence, elle a été surnommée « la princesse inquiète » en raison de son inquiétude intellectuelle, sa soif de lire, écouter, apprendre, raisonner, s'améliorer<sup>16</sup>. Sa vie et son travail studieux montrent une dame empreinte de l'esprit des Lumières, une femme passionnée de littérature et de philosophie, dont les conditions sociales empêchent la participation active dans la vie culturelle de son époque. De plus, elle doit faire face au contexte du Piémont du XVIII<sup>e</sup> siècle, peu ouvert à la promotion et à l'émancipation des femmes dans le monde des lettres.

13 Tommaso Valperga Caluso en parle dans *Il pellegrinaggio a Valchiusa* dans *Versi Italiani*, cit.

14 L'examen des papiers de Joséphine ne permet pas d'établir la chronologie complète de ses voyages.

15 *Tutte le opere edite e inedite di Giuseppe Parini raccolte da Guido Mazzoni*, Firenze, Barbera, 1925.

16 Cf. M. Cerruti, *La ragione felice e altri miti del Settecento*, Firenze, Olschki, 1973, en particulier p. 13-20 ; p. 65-66.

Dans cette région qui est depuis toujours « porte de France » et filtre entre la péninsule italienne et l'Europe *via* Paris, on rencontre en effet peu de cercles intellectuels organisés par des femmes. Parmi la galerie de femmes auteurs et de femmes érudites que l'on peut discerner, aucune ne pourra jamais être comparée à l'active et vivace Isabella Teotochi Albrizzi (1760-1836), qui tenait salon à Venise. Les femmes travaillent en privé dans leurs cabinets de lecture, dans lesquels une élite restreinte d'amis des deux sexes est admise<sup>17</sup>, dans une société où reste nette la division entre femmes « publiques » et « privées ». Une femme est publique lorsqu'elle publie et rend public ce qu'elle pense et crée, en tant que romancière, philosophe, poète, artiste : elle se trouve dans la condition de pouvoir le faire, parce qu'elle est célibataire ou veuve, sans famille. Ce statut garantit la possibilité d'imprimer ses écrits, de se lancer sur la scène publique des débats artistico-littéraires sans craindre le regard sévère des autres. Une femme mariée qui souhaite sortir de la sphère privée, en exprimant publiquement ses pensées et ses sentiments, oublierait sa modestie, ferait parler d'elle, pourrait connaître la vanité du monde, perdre ce que l'on entendait comme les vertus féminines. Elle serait l'une des si nombreuses victimes de l'axiome de l'infériorité de la femme ; sexe qui ne saurait pas concilier un rôle « public » avec les « devoirs » d'épouse et de mère, et que l'on ne pouvait pas concevoir éloignée des fonctions biologiques et sociales de compagne subordonnée d'un homme et génératrice d'héritiers.

Les deux modèles féminins opposés, discutés dans les dialogues presque théâtraux entre les deux sœurs Dorothee et Natalie, les protagonistes du récit de Félicité de Genlis *La Femme auteur* – parue dans le troisième tome de *Nouveaux contes moraux, et nouvelles historiques* en 1802 – résument les pôles entre lesquels Joséphine s'efforce de trouver sa place. D'une part, il y a la femme au foyer, qui se consacre à la maison, à son époux, à ses enfants, se contentant d'une existence plate où son intelligence ne semble pas pouvoir recevoir de stimulations autres que celles de la vie

---

17 Une seule exception : les académies, ouvertes aux femmes dès la fondation de l'Arcadia. Appartenir à une académie pour une femme signifiait être reconnue comme auteur ou artiste de manière officielle. En feuilletant les récits de voyage et les chroniques des femmes qui ont voyagé en Piémont et examiné sa réalité sociale au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, on découvre le charme et l'élégance de la cour et de la bonne société turinoise, mais également la rigidité et la rigueur d'une société encore patriarcale, militaire et presque féodale, qui n'accorde aucune autonomie aux femmes.

domestique ; de l'autre, la femme qui voudrait aussi mettre au service de la société son esprit et son talent à travers la publication de livres, tout en sachant se préserver des séductions de la richesse et de la renommée. Malgré le maintien d'une vie morale et de valeurs assurées, dans les pages de Genlis, Natalie paye cher son expérience de femme auteur, affrontant les jalousies, les complots et même le sentiment d'infériorité vécu par son fiancé. Ainsi Dorothée la met-elle en garde :

[...] si vous deveniez auteur, vous perdriez votre repos et tout le fruit que vous retirez de votre aimable caractère. On se ferait de vous la plus fausse idée [...]. Vous perdriez la bienveillance des femmes, l'appui des hommes, vous sortiriez de votre classe sans être admise dans la leur. Ils n'adopteront jamais une femme auteur à mérite égal, ils en seront plus jaloux que d'un homme<sup>18</sup>.

Joséphine ne peut pas avoir lu le récit de Félicité de Genlis, étant décédée en 1797, cinq ans avant la première parution de *La Femme auteur*. Cependant, la symétrie entre les troubles de la princesse et celle de Nathalie est étonnante. On a l'impression de lire l'histoire de Nathalie lorsque l'on parcourt les lignes où Joséphine confesse à son correspondant épistolaire Paciaudi que

[...] pour nous, pauvres femmes, notre première vertu est de ne point faire parler de nous ; et nos talents sont toujours si restreints par notre délicatesse, notre éducation, notre position où portent par des objets si puérils qu'ils méritent rarement qu'on en parle au milieu de tout cela ; il faut donc renoncer à la gloire et suivre la raison<sup>19</sup>.

18 F. de Genlis, *La Femme auteur* [1802], édition établie et présentée par Martine Reid, Paris, Gallimard, 2007, p. 27-28. Cf. aussi F. de Genlis, *De l'Influence des femmes sur la littérature française comme protectrices des lettres et comme auteurs ; ou Précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*, Paris, Maradan, 1811. Pour une discussion sur la question, cf. C. Planté, *La Petite Sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, Paris, Éditions du Seuil, 1989 ; *ead.*, « Un monstre du XIX<sup>e</sup> siècle : la femme auteur », *Sources, Histoire au présent*, n° 12 (*Femmes : universalité et exclusion*), 1987 ; *ead.*, « Le Silence des femmes, ou les enjeux d'une métaphore », *Cahiers du CEDREF, la revue des études féministes à l'Université Paris VII*, n° 1, 1989, p. 9-41 ; Y. Schlick, « Beyond the boundaries : Staël, Genlis, and the impossible "femme célèbre" », *Symposium. A Quarterly Journal in Modern Literatures*, n. 1, spring 1996, p. 50-63 ; V. de Gregorio Cirillo, « Statut de lectrices et pratique de lecture dans le projet pédagogique de Madame de Genlis », *Femmes éducatrices au siècle des Lumières*, sous la direction d'Isabelle Brouard-Arends et Marie-Émmanuelle Plagnol-Diéval, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, p. 167-181 ; C. Trinchero, « Madame de Genlis e i silenzi della femme auteur », *Il Silenzio. Pause eloquenti della parola*, a cura di Valeria Gianolio, Torino, Tirrenia Stampatori, 2010, p. 69-80.

19 Lettre de Joséphine à Paciaudi, datée probablement de 1778, publiée dans L. Ricaldone, *Tre lettere inedite*, *cit.*

La princesse se sent obligée de rester cantonnée dans son rôle de femme privée, quoique toute sa brève existence soit constellée de propositions courageuses. En 1780, lorsque Victor-Amédée meurt, profitant d'une plus grande liberté de gestion de la formation de leur fils, elle l'envoie faire ses études en France au collège de Sorèze, prestigieux et à l'avant-garde, ce qui lui permet de grandir avec l'ouverture d'esprit qu'il transmettra à son enfant Charles-Albert<sup>20</sup>.

Dans le portrait qu'elle brosse d'elle-même en 1771, pour se présenter mais aussi mieux se connaître elle-même, on découvre une femme jeune mais mûre, par la profondeur de ses réflexions, supportant sa fonction d'épouse d'un homme d'un haut rang et en même temps dotée d'un naturel discret et sobre, refoulant toute occasion de notoriété. Révolutionnaire et docile, rebelle et résignée, consciente des limites de sa condition dans un contexte social encore trop patriarcal et borné, Joséphine se résout à écrire pour son plaisir, pour mettre de l'ordre dans ses idées, pour élaborer son point de vue après la lecture de ceux d'autrui. Elle ne cultive aucun projet d'édition, se voulant loin de l'écrivain qui rédige des brouillons, relit, corrige. Elle ne se soucie guère du style, de la grammaire, de l'orthographe, et n'a pas la « patience de les écrire avec soin ni de les corriger d'autant plus que mon intention n'est pas qu'ils soient vus<sup>21</sup> ». Il est vrai en effet que les pages de Joséphine présentent une certaine anarchie quant à l'orthographe et des fautes évidentes de syntaxe.

20 Cf. L. Ricaldone, « Una letterata a corte », *op. cit.* La branche cadette des Carignano présentait un certain esprit de fronde par rapport au titulaire du trône turinois. Cf. I. Massabò Ricci, A. Merlotti, « In attesa del duca : reggenza e principi del sangue nella Torino di Maria Giovanna Battista », *Torino (1675-1699). Strategie e conflitti del barocco*, Torino, CRT, 1993, p. 121-174 ; et aussi le corpus de lettres à un destinataire non identifié conservées dans le Fondo Cossilla, à la *Biblioteca Civica Centrale* de Turin : Coss. 58, *Savoia-Carignano, Joséphine Thérèse de Lorraine, p.ssa di.*

21 G. di Lorena Carignano, *Portrait, cit.*, p. 10.

## UN ESPACE INTELLECTUEL À SOI

Ce qui caractérise la vie et l'œuvre de Joséphine est justement le contraste entre un esprit tenace et des idées extraordinairement modernes d'une part, et la possibilité, d'autre part, non seulement de les matérialiser, mais même d'en parler, de les rendre publiques afin qu'elles contribuent à nourrir les débats en cours.

Le cycle d'ouvrages qui abordent la question de la coquetterie (*La coquette punie par l'amour ou les dangers de la coquetterie*, *Justification d'une jeune femme accusée de coquetterie faite par elle-même*, *La coquette par vertu*) révèlent un idéal féminin bâti sur les pôles opposés ignorance/frivolité/vanité contre étude/simplicité/sobriété, associés à une force intérieure qui ne doit jamais se tarir face aux malheurs, à la fierté, au courage, selon un certain stoïcisme : des vertus traditionnellement considérées comme masculines. Le profil de la femme idéale est certes lié au débat autour du rapport parfait entre les deux sexes, qui selon Joséphine doit être absolument paritaire. Elle en discute dans l'un de rares textes qu'elle compose en langue italienne, *Confronto dell'amicizia con l'amore*, tout comme dans le roman à thèse *L'amour vaincu*, dont le titre éloquent renvoie à la conclusion : Madame de Belleville, restée veuve, accepte la main du chevalier de Rouville lorsque celui-ci se déclare disposé, l'amour une fois vaincu, à entretenir une relation fondée sur un rapport uniquement amical. Car, comme le confesse Joséphine dans son *Portrait*, l'amour c'est la « [...] passion que je méprise et je crains [...] »<sup>22</sup>. Le *leitmotiv* des passions « apprivoisées » par la raison, faisant l'objet de maintes controverses philosophiques au siècle des Lumières, revient systématiquement aussi dans les pages de Valperga Caluso, chez qui l'écho rousseauiste est fort lorsqu'il insiste sur le rôle de la raison heureuse qui peut et doit (r)établir les équilibres entre les élans du cœur. Dans son essai *Sur l'amour platonique*<sup>23</sup>, il dépeint des amours chastes et une vie faite d'étude et de modération : le même idéal teinte les vers

22 *Ibid.*, p. 7.

23 Cf. M. Contini, *La felicità del savio. Ricerche su Tommaso Valperga di Caluso*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2011, p. 78-79. Dans la correspondance entre Valperga Caluso et Alfieri, l'abbé aborde souvent son mépris pour toute passion violente. D'ailleurs toute

qu'il dédie à Joséphine. Ainsi, la réflexion de Joséphine paraît sans cesse nourrie d'une part de ses lectures où trouvent leur place les anciens et les philosophes contemporains, de l'autre des raisonnements de l'abbé, son guide intellectuel et, dirait-on, existentiel.

Dans *Les aventures d'Amélie*, bref roman de 1771 inclus dans le *Recueil de mes rêveries*, à l'âge de dix-huit ans, Joséphine compare l'amour et l'amitié en réfléchissant sur la société idéale. Pour elle, l'égalité parfaite des sexes n'est possible que lorsque le rapport entre homme et femme se fonde tout d'abord sur l'amitié et le respect. Joséphine imagine ainsi qu'à la suite d'un naufrage un groupe de femmes débarque sur une île déserte et y édifie une micro-communauté démocratique, guidée par des lois et des principes d'égalité. Réunies dans le *Code de lois de l'île heureuse fait et écrit par Amélie législatrice*, les « lois les plus sages et les plus propres [...] pour établir le bonheur » prévoient l'abolition de la propriété privée, l'égalité des citoyens et des citoyennes, un partage équilibré des richesses, une réforme de l'éducation des garçons et des filles, une réglementation des loisirs, l'abolition de la guerre, le droit des femmes à hériter des biens familiaux. C'est l'« île heureuse », l'utopie du paradis, le mythe du non-lieu au-delà de la civilisation, où il est possible de refonder la société et où le vrai bonheur peut se concrétiser<sup>24</sup>. Mais la belle utopie cessera de vivre lorsque les équilibres seront brisés par la relation sentimentale nouée entre Amélie et le roi de Perse, qui déstabilisera l'héroïne et, par contrecoup, l'ordre de la petite communauté.

Mais quelle est la véritable « île heureuse » de Joséphine ? Elle prend la forme de son jardin dans le château de Racconigi et de son cabinet de lecture, sa chambre à soi<sup>25</sup>. Ce château, à l'écart de la capitale, lui permettrait d'échapper aux rites et au conformisme de la cour de Turin, austère, dévote, rigide, que Joséphine supportait mal<sup>26</sup>. Elle y fait redessiner un jardin à l'anglaise, comme pour assurer à côté d'une existence éclairée par la Raison la présence du cœur et son penchant pour le repli sur soi

---

la pensée de Caluso se fonde sur la philosophie grecque et sur Sénèque, et par ses pages il participe à la discussion du siècle autour des rapports du bonheur et de la vertu.

24 Toutefois dans ce cadre utopique qui devrait être pacifiste, les femmes sont amenées à tuer les Turcs qui les avaient faites prisonnières; le geste, violent, semble un acte de légitime défense, pour s'affranchir de l'esclavage.

25 Cf. E. Calderini, « Il giardino all'inglese nel parco di Racconigi, "isola felice" di Giuseppina di Lorena Carignano », *Studi Piemontesi*, vol. 22 (1), 1993, p. 81-94.

26 Cf. G. Giovannini, *Le donne di casa Savoia. Dalle origini della famiglia fino ai nostri giorni*, Milano, Cogliati, 1909 [2<sup>e</sup> édition revue et augmentée], p. 299-306.



dans un cadre bucolique systématiquement revendiqué dans ses pages. Il en ressort le portrait d'une dame qui, grandie à l'ombre des Lumières, se projette dans l'atmosphère du tournant du siècle. D'ailleurs les intérêts de Joséphine pour la poésie sépulcrale anglaise rejoignent le goût pour les ruines cultivé, parmi ses proches, par le poète Ambrogio Viale (1769-1805), le « Solitaire des Alpes », assez célèbre au Piémont pour sa proximité à la poésie ossianique et pour ses vers inspirés de Thomas Gray<sup>27</sup>.

Tous ses choix, celui de revenir régulièrement en France, comme de préférer le château de Racconigi à la cour de Turin, austère, dévote, rigide, attirent à la princesse une certaine hostilité de l'aristocratie turinoise. Cette dernière regarde d'un mauvais œil cette fille intellectuellement un peu subversive, qui aime l'étude et qui ose raisonner. Les rares chroniques de l'histoire de la Maison de Savoie qui parlent de Joséphine le rappellent :

[...] elle fut la première Princesse qui porta les idées modernes dans la molle cour de Savoie [...]; trop longtemps oubliée, elle fut l'anticipatrice de l'idée de l'indépendance et de la liberté de l'Italie [...]; pour son allure décontractée et franche, dès son arrivée à Turin, où la Cour vivait sous un lourd régime espagnol, elle ne rencontra pas de grandes manifestations de sympathie<sup>28</sup>.

Malgré sa condition de fille de sang noble, épouse d'un homme illustre proche de la couronne, ce qui limite forcément sa liberté, Joséphine semble quand même chercher sa réalisation personnelle. Elle se plaint discrètement de la situation à laquelle la femme est confinée. Elle ne se rebelle pas de manière explicite, à cause de son naturel discret, mais aussi de sa lucidité. C'est comme si elle avait pris conscience de l'impossibilité de faire autrement, du décalage entre ses belles idées modernes et une société qui n'est pas prête à les accueillir. Dans la chasse au bonheur, son lot est un bonheur privé, individuel, qui s'ouvre à peu d'amis sélectionnés par rapport à des affinités électives et au partage d'études et de lectures, à une époque où les femmes prennent quand même conscience de leur condition et du

27 Ambrogio Viale est l'auteur de trois poèmes dédiés à Joséphine : *A guarigione di sua Altezza Serenissima Giuseppina Teresa di Lorena, Principessa di Carignano, canti tre del Solitario delle Alpi*, manuscrits conservés à la Bibliothèque Royale de Turin, *Varia* 432, p. 102-112.

28 « [...] fu essa la prima Principessa che portò le idee moderne nell'infaciata Reggia di Savoia [...], troppo dimenticata, e antesignana dell'indipendenza e della libertà in Italia; [...] per il suo fare disinvolto e spigliato, non ebbe fin dal suo primo giungere a Torino, dove la Corte viveva sotto il pesante regime spagnuolo, grandi simpatie », *ibid.*, p. 299-300.

fait que l'étude peut concourir à faire la différence : « Pourquoi chercher ailleurs le bonheur que l'on peut retrouver chez soi et dans le fond de son cœur ? Pourquoi perdre les douceurs assurées de son état pour courir après des illusions, dont les suites peuvent être si cruelles<sup>29</sup> ? »

L'étude est l'une des composantes essentielles de l'idée du bonheur au XVIII<sup>e</sup> siècle, comme le note Robert Mauzi : un bonheur immobile, composé d'amusements tranquilles, qui permet de développer son esprit et de rendre service à la communauté<sup>30</sup>. Cependant, pour une femme comme Joséphine, paralysée dans un cadre hostile à toute proposition d'une femme dont on attend l'obéissance totale, il est impossible de se mettre au service des autres. Pour cette raison, le petit essai *Réflexions sur le suicide*, issu d'une discussion autour de ce sujet épineux abordé un jour au château de Racconigi en présence de quelques intimes et de sa mère, est rédigé en cachette. Dans les paragraphes d'ouverture, Joséphine explique avoir voulu livrer son point de vue sur la question et ses arguments à des feuilles destinées à demeurer dans ses tiroirs, n'osant pas les exposer en public. Ces lignes griffonnées dans le silence de son cabinet révèlent en effet une femme qui défie la morale et la religion catholique pour soutenir une thèse s'appuyant sur les pages chéries des philosophes stoïciens et de Rousseau : le suicide serait acceptable lorsque les conditions personnelles rendent l'individu inutile à la société en raison d'une maladie qui le déshumanise, car le devoir de vivre et d'affronter la vie qu'on a envers ses proches (sa famille et ses amis, écrit Joséphine) et envers Dieu (si l'on est croyant, précise-t-elle) s'efface devant la souffrance sans issue<sup>31</sup>. D'ailleurs, le fait de supposer le partage de la société en deux catégories, les croyants et les non-croyants, sans stigmatiser personne, en dit beaucoup sur l'esprit tolérant et ouvert d'une femme pour qui l'athéisme, la religion naturelle et la foi ont tous la même dignité.

Les pages consacrées aux méditations sur le suicide, comme toutes les autres de Joséphine, sont le produit d'une réélaboration personnelle de ses lectures. Quelques passages de ses écrits peuvent ressembler parfois à des paraphrases, toutefois il s'agit pour la presque totalité de son œuvre d'un travail de lecture, discussion, assimilation et interprétation à la lumière

29 G. di Lorena Carignano, « Justification d'une jeune femme accusée de coquetterie faite par elle-même », L. Ricaldone, *Scelta di inediti...*, op. cit., p. 21.

30 R. Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, 1969, p. 351-352.

31 Cf. Il « *genio muliebre* », op. cit.

de son expérience du monde. Il est vrai que les discussions abordées dans la plupart des écrits de Joséphine se ressentent du repli sur soi qui caractérise toute sa vie, ce qui amène à parler de mécanisme d'auto-projection, auto-description et auto-narration comme *topos* de son écriture. Le moi de Joséphine, son projet de société idéale, sa conception de l'amour, ses desseins pour l'éducation des jeunes, ses valeurs civiles sont tous là, sous forme de roman, de conte, de portrait, de pensée : « Je n'aime pas moins à écrire qu'à lire, tantôt ce sont mes réflexions tantôt des notes sur ce que j'ai lu autrefois, je m'amuse à jeter sur le papier les diverses idées qui me passent par la tête sur des objets presque toujours sérieux<sup>32</sup> ».

Le *leitmotiv* de la solitude et de l'isolement, associés à une existence studieuse forme ainsi un fil rouge, une valeur à côté de celles de la force intérieure, de l'activité, de la sobriété, de la sincérité contre les fausses illusions du monde doré et frivole de la cour. Il entraîne le mépris des coutumes mondaines et du formalisme, tout comme du mythe éphémère de la beauté. Elle y oppose les principes d'une vie fondée sur la raison et la simplicité, ce qui rappelle la conclusion du roman de Françoise de Graffigny, les *Lettres d'une Péruvienne*, où la protagoniste, dans l'impossibilité de réaliser son amour et dans son dédain pour une vie sociale dominée par l'hypocrisie, choisit une existence à l'écart, dans la nature, entourée d'amis sélectionnés, de livres, de plaisirs primitifs mais authentiques. Comme Zilia l'écrit :

L'espace de la solitude et de la retraite où je vis le plus souvent me donna la facilité et ce qui me confirma le plus dans ce projet fut la pensée que ce serait une occupation d'autant plus utile que, en m'obligeant à sonder les replis de mon âme et à faire un examen sérieux de moi-même, je puiserais dans cette connaissance les moyens de me corriger de bien des défauts<sup>33</sup>.

## CONCLUSION

Femme des Lumières invisible et « non publiable », Joséphine de Lorraine Armagnac est une femme cultivée et silencieuse, partagée

32 G. di Lorena Carignano, *Portrait, cit.*, p. 10.

33 *Ibid.*, p. 3.

entre deux identités : la femme modeste et discrète, qui ne devrait pas oser plonger dans le monde des lettres et de la pensée, et celle qui ose faire ce que font les hommes – lire, écrire, discuter, traiter les hommes comme ses pairs, en risquant de négliger son rôle d'épouse et de mère. Ou peut-être s'agit-il d'une femme auteur et philosophe qui se situe au-delà de ces deux pôles, attestant l'impossibilité de se projeter à l'extérieur, nonobstant sa volonté de participer, de donner son apport à la promotion des lettres et de la pensée. Ses papiers témoignent d'une anxiété existentielle et culturelle, d'une volonté de découvrir, de réfléchir, de progresser, de profiter de chaque jour pour construire sa personne et pour contribuer à la formation de son enfant. Comme elle l'écrit en effet :

[...] je dirai que mon esprit et mon imagination, étant vive et ardente, la vie que je me suis trouvée obligée de mener, les personnes avec lesquelles j'en passe la plus grande partie et les contrariétés que j'y ai, m'ont portée au sérieux et à la réflexion<sup>34</sup>.

Joséphine a beaucoup lu et beaucoup écrit : mais non pas pour les autres ; du moins, pas pour ses contemporains. Elle semble avoir écrit en quelque manière pour nous. Voilà pourquoi on éprouve parfois une certaine gêne lorsqu'on touche ses papiers, on les feuillette, on tente de déchiffrer son écriture pour les transcrire et les lire. On a l'impression de fouler aux pieds sa discrétion et son monde personnel. Pourtant, analyser et publier ses pages aujourd'hui permet de profiter de l'apport de cette femme studieuse, à deux siècles et demi de distance et alors que le monde et la condition de la femme ont radicalement changé. La censure et l'autocensure qui ont jadis renfermé ses papiers dans son cabinet, ont paradoxalement favorisé l'absence de censure à l'intérieur de ses pages : ne devant craindre aucune interdiction officielle, aucun jugement de ses proches, de la critique et du public, ses romans, ses essais, ses piécettes, ses récits, ses pensées n'ont subi aucun refoulement. Ses archives font connaître maintenant ses idées dans leur forme la plus franche et nette, ce qui permet peut-être d'apprécier davantage leur actualité.

Cristina TRINCHERO  
Université de Turin (Italie)

---

34 *Ibid.*, p. 4.

## TABLE DES MATIÈRES

Laurence VANOFLEN Introduction. Le <i>genre</i> et la philosophie des Lumières . . . . .	7
---	---

### PREMIÈRE PARTIE

### FEMMES ET LUMIÈRES

### VERS UNE CARTOGRAPHIE DES SUJETS

Huguette KRIEF Émilie du Châtelet et le problème du mal dans les <i>Examens de la Bible</i> . 1742 . . . . .	31
--	----

Marc André BERNIER Mme d'Arconville et la question des limites de l'esprit humain . . . . .	43
---	----

Julie CANDLER HAYES <i>Les Réflexions hasardées d'une femme ignorante</i> de Marie de Verzure. Épistémologie de la morale . . . . .	55
---	----

Rotraud VON KULESSA La philosophie du bonheur au féminin. La philosophie morale entre stoïcisme et épicurisme . . . . .	69
---	----

Lorenzo RUSTIGHI Émigrées ou colonisées ? Images de l'autre dans l'écriture féminine au XVIII <sup>e</sup> siècle . . . . .	79
---	----

## DEUXIÈME PARTIE

## LES MODES DE PARTICIPATION AUX LUMIÈRES

DE LA COLLABORATION AU DIALOGUE  
POLÉMIQUE OU CRITIQUE...

Odile RICHARD-PAUCHET

Diderot et le langage des femmes. Un paradigme utopique . . . . 99

Mélinda CARON

Affinités créatives. Amitié, philosophie et écriture  
dans le cercle de Louise d'Épinay . . . . . 117

Frédéric MARTY

Louise Dupin, de la réfutation de l'*Esprit des lois*  
à l'*Ouvrage sur les femmes*. Une pensée des Lumières . . . . . 133

Jeanne CHIRON

*Émilie* face à l'*Émile*.  
La philosophie éducative critique de Louise d'Épinay . . . . . 147

Magali FOURGNAUD

Fanny de Beauharnais.  
La verve ironique d'une mondaine philosophe . . . . . 163

Isabelle TREMBLAY

Dialoguer avec les philosophes en 1818.  
Le *Dictionnaire critique et raisonné* de Félicité de Genlis . . . . . 179

Valérie COSSY

Une critique éclairée des livres  
selon Isabelle de Charrière, Jane Austen et Mary Shelley . . . . . 193

## ... À LA MÉDIATION

Ramona HERZ-GAZEAU Réseau clandestin, lectures et échanges philosophiques de Marie Leprince de Beaumont . . . . .	211
Kim GLADU Les voies détournées de la pensée philosophique féminine. L'exemple de Mme Belot . . . . .	223
Françoise GEVREY La baronne de Vasse, une femme des Lumières au carrefour des genres et des cultures . . . . .	239

## TROISIÈME PARTIE

STRATÉGIES AUCTORIALES  
DU DÉNI À LA PAROLE PUBLIQUE

Cristina TRINCHERO Une princesse inédite à l'âge des Lumières. Joséphine de Lorraine Armagnac (1753-1797) . . . . .	259
Mariana TEIXEIRA MARQUES-PUJOL Voyage et conscience de soi. Être femme de lettres en Angleterre au XVIII <sup>e</sup> siècle . . . . .	275
Marianne CHARRIER-VOZEL Mme Riccoboni, philosophe malgré elle? . . . . .	291
Pierre BLANCHARD De la querelle des femmes à la guerre des satires. Les combats de Constance de Théis . . . . .	305

Caroline JACOT GRAPA	
Jodin et les grands hommes. De Diderot à David . . . . .	323
Véronique LE RU	
Olympe de Gouges. Une femme « publique » ? . . . . .	339
Alessandra DORIA	
Nous. L'énonciation politique de soi des femmes en Révolution . . .	351
Bibliographie . . . . .	367
Index des noms de personnes . . . . .	391
Résumés . . . . .	399